

Guy Béliveau, *L'éducation des désirs. Essai sur la défaillance de la volonté*, Montréal : Bellarmin, 1996, 134 p.

Nguyen Vinh-De

Médiations

Volume 9, numéro 1, automne 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801097ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/801097ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (imprimé)

1920-2954 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vinh-De, N. (1998). Compte rendu de [Guy Béliveau, *L'éducation des désirs. Essai sur la défaillance de la volonté*, Montréal : Bellarmin, 1996, 134 p.] *Horizons philosophiques*, 9(1), 145–146. <https://doi.org/10.7202/801097ar>

**Guy Béliveau, *L'éducation des désirs. Essai sur la défaillance de la volonté*,
Montréal : Bellarmin, 1996, 134 p.**

Dans la conclusion de son ouvrage, Guy Béliveau apprend à ses lecteurs que son étude sur le problème de la défaillance de la volonté est motivée par son désir de comprendre pourquoi il n'arrivait pas à se gouverner lui-même dans la poursuite de certains plaisirs (p. 125). La motivation de la recherche est personnelle mais l'ouvrage n'est nullement une étude autobiographique. Il s'agit bel et bien d'une étude de nature philosophique, donc de portée universelle. Basé sur l'expérience personnelle, le problème que Béliveau entend traiter «par des efforts soutenus de réflexion philosophique» (p. 125), est celui de rendre compte de la défaillance de la volonté chez l'intempérant, de trouver une réponse, s'il s'en trouve une, aux questions suivantes : dépend-il entièrement de l'intempérant de suivre sa règle de conduite? Et si oui, comment expliquer le fait qu'il n'y parvienne pas? Le problème ainsi précisé, Béliveau, s'inspirant des anciens Grecs, se donne une démarche qu'il appelle «microphilosophie». Celle-ci consiste à faire «une description et une analyse microscopique de cas concrets dans le but de préparer le terrain pour des synthèses éventuelles dont les assises seront d'autant mieux assurées»(p. 11).

L'ouvrage comporte quatre chapitres. Le premier, intitulé «Le paradoxe du mal et de la connaissance» a pour but de réfuter ce que les historiens de la philosophie dénomment «paradoxe socratique», qui s'exprime dans la formule bien connue : *Nul n'est méchant volontairement*. Ce paradoxe pourrait être rédhibitoire pour la recherche de l'auteur sur l'intempérance — définie par le désir de faire le mal en connaissance de cause —, s'il est vrai, comme l'affirme Socrate, qu'on ne peut faire le mal que dans l'ignorance du bien. Béliveau présente une critique de ce paradoxe en nous montrant que celui-ci repose sur deux prémisses discutables. La première affirme l'identité du bien et du plaisir, et la seconde admet le principe de l'intérêt selon lequel «nous recherchons invariablement dans nos actions notre avantage personnel». Au paradoxe socratique, Béliveau oppose une critique tout à fait pertinente. À supposer que la connaissance soit nécessaire pour inciter les gens à renoncer aux mauvaises habitudes, elle n'est pas une condition suffisante, puisque l'expérience nous montre des individus qui persistent dans leurs habitudes tout en sachant qu'elles leur sont désavantageuses. Si le savoir n'est pas suffisant, il faudrait donc parler d'une faiblesse de la volonté.

Avant de s'engager dans l'analyse de l'intempérance, l'auteur nous brosse quatre «portraits du sujet désirant» : le modéré, le déréglé, le tempérant et l'intempérant. C'est là l'objet du deuxième chapitre. À propos de la psychologie de l'intempérant, l'auteur met l'accent sur les éléments essentiels suivants : l'intem-

pérant désire accomplir une action, mais il pense qu'il ne devrait pas la faire parce que cela entre en conflit avec une règle de conduite qu'il cherche à suivre, règle qu'il s'est donnée après mûre réflexion. Et pourtant, il fait cette action. Rendant compte de ce phénomène, le sens commun parle d'un manque de volonté, de l'absence d'une maîtrise de soi. Béliveau refuse de suivre le sens commun, même si l'explication fournie par celui-ci paraît évidente. Le troisième chapitre présente l'analyse des raisons de la défaillance de la volonté. C'est dans ce chapitre que Béliveau estime qu'en psychologie morale on devrait adopter le principe méthodologique suivant : «il faut éviter d'atomiser la vie de celui qui ne parvient pas à se maîtriser» (p. 89). Fort de ce principe, l'auteur découvre la complaisance — le plaisir de se donner du plaisir et le désir de ce plaisir —, qu'il affirme être une composante essentielle de la faiblesse de la volonté chez l'intempérant. Cependant, l'auteur ne croit pas qu'avec cette notion, il détienne l'ultime explication de l'intempérance, car la complaisance ne signifie pas nécessairement l'absence totale de maîtrise de soi. Comment expliquer alors que, dans certaines situations, l'intempérant n'arrive pas à résister au désir complaisant alors qu'il le pourrait? Sur cette question, Béliveau estime qu'il n'est plus possible d'expliquer l'intempérance, si on entend par explication la découverte des causes opérantes rendant compte entièrement de ce phénomène. Mais si l'explication est impossible, du fait que la psyché n'est pas parfaitement transparente à elle-même, la compréhension de l'intempérance par contre est meilleure.

Le dernier chapitre est consacré à l'examen de la thèse selon laquelle l'intempérance s'explique par un manque de rationalité. Béliveau montre que dans l'intempérance il n'y a pas de croyances ni d'actions irrationnelles, mais qu'on peut la dire irrationnelle si on donne à ce terme une signification normative. L'ouvrage est écrit dans un langage clair, sobre et agréable, avec une intention pédagogique au sens noble du terme, et Guy Béliveau adopte une attitude critique à l'égard de la phénoménologie et de la philosophie analytique, sur le fond desquelles tout de même il construit son étude. Bien conscient de la complexité du sujet, l'auteur se donne des principes épistémologiques pertinents.

À la suite de son analyse, Béliveau estime qu'il n'est pas possible de fournir une explication totale de l'intempérance. On aurait aimé qu'il formulât une telle conclusion après qu'il eût tenté de faire intervenir le point de vue de la psychanalyse et, pourquoi pas, de la sociobiologie.

Nguyen Vinh-De,
Chargé de cours,
Université du Québec à Trois-Rivières